



# Edmond Jaloux et Jean Cassou, dioscures du cosmopolitisme

COMMUNICATION DE SOPHIE BASCH  
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 19 NOVEMBRE 2016

**L**a *Table des articles et des comptes rendus 1940-2000* de la vénérable *Revue d'histoire littéraire de la France* apparaît à la fois comme un outil de travail comme mémorial. Publiée soixante et un ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, cette somme est présentée sans pathos, mais avec tact et finesse, comme une œuvre de réparation. Après avoir rappelé que la *RHLF* n'a pas paru entre 1940 et 1946, le directeur de l'équipe de l'université d'Eichstaett, maître d'œuvre de cette table monumentale, écrit : « C'est aussi une des raisons, et pas la moindre, pour laquelle nous, de ce côté du Rhin, nous avons pris en charge la tâche d'établir ces Tables<sup>1</sup>. » Comme un écho, cette phrase ramène aux lendemains d'une autre guerre, celle de 14-18, qui détermina un certain nombre d'écrivains non seulement à œuvrer, comme Jean Giraudoux, à la réconciliation franco-allemande, mais à réveiller et à développer avec une ampleur sans précédent le sentiment de l'Europe, plus précisément d'une Europe littéraire qui excède largement les frontières officielles. Ce sentiment n'avait pas attendu les années 1920 pour s'exprimer, mais il ne se manifeste plus avec évidence, comme aux époques où la littérature française était naturellement européenne, alors que

---

<sup>1</sup> *Revue d'histoire littéraire de la France. Table des articles et des comptes rendus 1940-2000*, sous la direction de Winfried Wehle, en coopération avec Ute Halbig, établie par Andreas Friedel, Paris, PUF, 2006, p. VI.

le cosmopolitisme guidait le réseau des sociabilités. Le XIX<sup>e</sup> siècle qui a inventé le comparatisme nationalise les littératures comme il multiplie les frontières. Le cosmopolitisme devient l'objet d'une fronde à forts relents antisémites après la guerre de 1870. *Le Mercure de France* a beau multiplier les chroniques sur les littératures étrangères<sup>2</sup>, *La Revue Blanche* lui emboîter le pas, le Théâtre de l'Œuvre représenter les Scandinaves, l'étranger est vraiment étranger, la cote du cosmopolitisme est au plus bas, l'heure au repli. Le sursaut qui intervint après la Grande Guerre est d'autant plus remarquable.

Le cosmopolitisme des nouveaux passeurs n'a plus grand-chose à voir avec celui des Lumières. Le climat est réactivé avec militantisme. Dans le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, les acteurs du cosmopolitisme sont des avocats dont l'énergie nécessite des moyens précis qui orienteront différemment l'histoire littéraire. Cette politique se traduit par la création de revues (*La Revue européenne* et *Europe*, fondées en 1923, sont des exemples éloquents), par des préfaces et des présentations, la commande de traductions à des écrivains de grand talent. Parmi tant de noms, citons Maurice Betz devenu indissociable de Rilke ; Alexandre Vialatte premier « passeur » de Kafka ; Benjamin Crémieux, victime de la barbarie nazie comme résistant et comme juif, interprète de la littérature italienne<sup>3</sup> ; Charles Mauron dévoué à E. M. Forster avant de devenir le traducteur de Virginia Woolf — autant de traducteurs-auteurs dont la langue reflète les propres essais littéraires, avec lesquels la postérité se montre volontiers ingrate, autant qu'insensible à l'évolution du style. Une conception étroite de la philologie tend à se substituer aux préceptes de Saussure : « La langue n'est pas l'unique objet de la philologie, qui veut avant tout fixer, interpréter, commenter les textes. Cette première étude l'amène aussi à s'occuper de l'histoire littéraire, des mœurs, des institutions, etc. ; partout elle use de sa méthode propre, qui est

---

<sup>2</sup> Voir Robert Jouanny, « Les orientations étrangères au *Mercure de France* », *RHLF*, 1992, p. 56-72.

<sup>3</sup> Jean Cassou raconte sa fin de manière bouleversante dans *La Mémoire courte* [1953], postface de Marc Olivier Baruch, Paris, Mille et une nuits, 2001, p. 62.

la critique<sup>4</sup>. » Les traductions vieillissent plus vite que les originaux, et davantage sans doute lorsque les traducteurs sont aussi des créateurs plus marqués par la langue de leur époque que de simples translateurs, mais il faudrait rendre hommage à ces pionniers plutôt que les critiquer au mépris de leur immense érudition et de leur amour passionné de la littérature. Les traductions littérales qui, sous l'influence d'une université où l'on ne sait plus écrire, remplacent petit à petit les belles infidèles, sont loin d'être exemptes de contresens : elles ressemblent souvent à des gants retournés, aux coutures apparentes. La littérature française doit beaucoup aux grands traducteurs, tant leurs traductions l'inspira : l'histoire reste à faire de l'influence des versions françaises de Goethe, de Jean Paul, de E.T.A Hoffmann sur le récit poétique du xx<sup>e</sup> siècle, également redevable, bien sûr, à l'acclimatation de l'âme romantique par Albert Béguin dont l'ouvrage majeur sur le rêve fut publié, à Marseille, par *Les Cahiers du Sud*.

L'Europe ne venant plus à la France, c'est à la France de s'ouvrir à l'Europe. Certains messagers des Lettres de l'entre-deux-guerres sont illustres ou du moins connus, comme Valéry Larbaud et Charles Du Bos. D'autres sont méconnus voire complètement ignorés, c'est le cas du Marseillais Edmond Jaloux et du Béarnais Jean Cassou, deux noms indissociables en dépit de leurs trajectoires si distinctes et contrastées. C'est pourquoi on ne peut évoquer le second sans avoir situé le premier. L'un et l'autre, grands animateurs de revues littéraires, sont représentatifs de l'attrait du Sud pour le Nord, tropisme symétrique de l'attirance des romantiques allemands pour la Méditerranée, avec la Grèce d'Hölderlin, avec l'Italie de Goethe telle que Théophile Gautier, en 1833 dans *La Comédie de la mort*, l'invoque pour mieux la révoquer dans des vers qui rappellent Du Bellay tout en annonçant le conflit intime de Renan dans *La Prière sur l'Acropole* :

O mon maître, sais-tu,

La chanson que Mignon chante à Wilhem dans Goëthe :

---

<sup>4</sup> Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Lausanne-Paris, Payot, 1916, p. 13.

« Ne la connais-tu pas la terre du poète,  
La terre du soleil où le citron mûrit,  
Où l'orange aux tons d'or dans les feuilles sourit ;  
C'est là, maître, c'est là qu'il faut mourir et vivre,  
C'est là qu'il faut aller, c'est là qu'il faut me suivre,

« Restons, enfant, restons : ce beau ciel toujours bleu,  
Cette terre sans ombre et ce soleil de feu,  
Brûleraient ta peau blanche et ta chair diaphane.  
La pâle violette au vent d'été se fane;  
Il lui faut la rosée et le gazon épais,  
L'ombre de quelque saule, au bord d'un ruisseau frais.  
C'est une fleur du nord, et telle est sa nature.  
Fille du nord comme elle, ô frêle créature!  
Que ferais-tu là-bas sur le sol étranger?  
Ah! la patrie est belle et l'on perd à changer.  
Crois-moi, garde ton rêve.

À l'axe Nord-Sud, répond un axe Sud-Nord qui mêle la nostalgie du foyer (pour ceux qui sont nés en deçà de la Loire) à une sensibilité nouvelle, qui a réhabilité des régions longtemps désertées par la poésie. Les deux figures que je souhaite évoquer ici pour illustrer le réveil romantique des années 1920-1930 sont omniprésentes dans les revues de l'entre-deux-guerres – à l'exception de *La NRF*, qui ne rencontre pas leurs aspirations pour des raisons que je détaillerai plus loin. Caractéristiques de l'attraction des contraires, elles témoignent du charme exercé par les berceaux du romantisme allemand sur ceux qui naquirent sous le soleil auquel rêvait Hölderlin. Le retour d'Hypérion, en quelque sorte.

\*

Dans son introduction à une étude américaine sur les romans d'Edmond Jaloux, Gabriel Marcel — autre oublié<sup>5</sup> — s'étonnait qu'un provincial aussi complet que ce Marseillais né en 1878 dans un milieu bourgeois très replié sur lui-même, presque étouffant, fût à ce point possédé par le démon du cosmopolitisme : à la différence de Charles Du Bos, d'ascendance à moitié anglaise, à la différence de son disciple Jean Cassou, d'origine espagnole, Jaloux était aussi peu prédisposé que possible à s'intéresser à une littérature autre que française. Son origine, son milieu, ses lectures le destinaient même à devenir le prototype de l'écrivain bourgeois honni par Sartre, qui l'aligne contre le mur des fusillés en 1947 dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, ce livre irritant qui remplit parfaitement, trop parfaitement peut-être, sa mission de poil à gratter :

Idéalisme, psychologisme, déterminisme, utilitarisme, esprit de sérieux, voilà ce que l'écrivain bourgeois doit refléter d'abord à son public. On ne lui demande plus de restituer l'étrangeté et l'opacité du monde mais de le dissoudre en impressions élémentaires et subjectives qui en rendent la digestion plus aisée — ni de retrouver au plus profond de sa liberté les plus intimes mouvements du cœur, mais de confronter son « expérience » avec celle de ses lecteurs. Ses ouvrages sont tout à la fois des inventaires de la propriété bourgeoise, des expertises psychologiques tendant invariablement à fonder les droits de l'élite et à montrer la sagesse des institutions, des manuels de civilité. Les conclusions sont arrêtées d'avance ; d'avance on a établi le degré de profondeur permis à l'investigation, les ressorts psychologiques ont été sélectionnés, le style même est réglementé. Le public ne craint aucune surprise, il peut acheter les yeux fermés. Mais la littérature est assassinée. D'Émile Augier à Marcel Prévost et à Edmond Jaloux en passant par Dumas fils, Pailleron, Ohnet, Bourget, Bordeaux, il s'est trouvé des auteurs pour conclure l'affaire et, si j'ose dire, faire honneur jusqu'au

---

<sup>5</sup> Préface à Marthe Rosenfeld, *Edmond Jaloux, the Evolution of a Novelist*, New York, Philosophical Library, 1972, p. VII.

bout à leur signature. Ce n'est pas par hasard qu'ils ont écrit de mauvais livres : s'ils ont eu du talent, il a fallu le cacher<sup>6</sup>.

En feuilletant *Qu'est-ce que la littérature ?* pour y retrouver ce passage, presque aussi violent que l'insulte à Anatole France par Breton dans *Un cadavre*, j'ai été frappée par l'aspect si franco-français de ce règlement de comptes. Étonnée à tort bien sûr puisque la perspective nationale est au principe de cet essai. Pour autant, peut-on à ce point éluder, comme le fait l'auteur, les influences étrangères ? Sartre, qui consacra une étude très fine à *Choix des élues* de Giraudoux, Sartre admirateur de la littérature américaine, escamote à peu près complètement la littérature européenne dans cet ouvrage dont un des chapitres les plus passionnants, « La nationalisation de la littérature », décortique implacablement et impitoyablement les mécanismes de la constitution de l'histoire littéraire nationale au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles, au regard de la philosophie et de l'histoire. La perspective nationale est revendiquée, explicitement opposée à l'attitude des intellectuels anglo-saxons qui forment une caste distincte, coupée du reste de la nation (contrairement à la France où ils sont étroitement mêlés aux affaires du pays), et mon étonnement pourra donc paraître déplacé. Il l'est moins peut-être si l'on se reporte au passage que je viens de citer : de même que Paul Bourget auquel Sartre l'associe devant le peloton d'exécution, Edmond Jaloux (qui succéda à Bourget à l'Académie Française en 1937) fut critique autant que romancier. Critique aussi curieux que le romancier put paraître étroit à Sartre (qui se trompe, mais on ne peut ici s'attarder sur l'œuvre romanesque de Jaloux, si familier, par sa fréquentation des romantiques allemands, de l'étrangeté et de l'opacité du monde que Sartre lui reproche de méconnaître, si attardé qu'il fut un des premiers à comprendre l'importance de Freud et de Jung, si aveugle qu'il lança Julien Gracq par sa chronique sur *Au château d'Argol*, dans *Les Nouvelles littéraires*). Critique influent s'il en fut, dont la publication récente de sa correspondance avec André Gide, commencée en 1896 et ininterrompue jusqu'à

---

<sup>6</sup> Jean-Paul Sartre, *Situations, II*, Paris, Gallimard, 1948, p. 161.

la mort de Jaloux en 1949, couvrant plus d'un demi-siècle de vie littéraire, permet à ceux qui ne le connaissent guère de mieux mesurer l'importance<sup>7</sup>. Jaloux admire Gide depuis l'adolescence et les deux écrivains sont fort liés. Le critique collabora pourtant à peine à *La NRF*, sauf aux numéros spéciaux de la revue sur Proust, Conrad et Rivière. Très vite Jaloux, qui vit de sa plume, après avoir écrit dans *Le Gaulois* et *Le Temps*, s'impose comme le critique attitré des *Nouvelles Littéraires*. Sa chronique, « L'Esprit des livres », près de huit cents articles très partiellement repris en volume (trois séries de *L'Esprit des livres* chez Plon entre 1927 et 1931), y paraîtra de 1922 à 1940 ; c'est une véritable institution qui mériterait d'être reconnue au même titre que les chroniques d'Albert Thibaudet. Ajoutons-y son *Introduction à l'histoire de la littérature française*, dédiée à Marcel Proust, interrompue par la mort (deux tomes parurent à Genève en 1946 et 1948), dont le faux-titre précise l'ambition de « réparer des oublis fréquents et parfois inadmissibles<sup>8</sup> » : « Collection d'études, de documents et de curiosités littéraires, en marge de la collection des trésors de la littérature française. » Disciple de Schlegel et de Taine, Jaloux refuse d'isoler le centre de la périphérie sans laquelle on ne peut saisir le climat d'une époque : « La mission de la critique n'est pas tant d'élire ou d'arbitrer, que de délimiter nettement les frontières des esprits et, dans l'espace qui leur est conféré, de recomposer l'architecture des œuvres accomplies, permettant ainsi à l'œil du spectateur de les envisager clairement, dans une lumière qui n'est ni assez ardente pour en brouiller la perspective, ni assez froide pour stériliser l'émotion qu'un style propre à leur vie intense a su leur conserver<sup>9</sup>. » Il collabore par ailleurs à des revues de droite (*Candide*) comme de gauche (*Marianne*), sans compter *L'Époque*, *L'Écho de Paris*, *Le Petit Parisien*, *Les Cahiers du Sud* et surtout, surtout *La Revue européenne* qu'il fonde en 1923 avec Valéry Larbaud et Philippe Soupault. S'il renonce à l'intégrer à l'équipe de la

---

<sup>7</sup> André Gide - Edmond Jaloux, *Correspondance 1896-1950*, éditée par Pierre Lachasse, Lyon, PUL, 2004.

<sup>8</sup> Avant-propos à *l'Introduction à l'histoire de la littérature française. Tome premier. Des origines à la fin du Moyen Âge*, Genève, Pierre Cailler, 1946, p. 16.

<sup>9</sup> *Id.*

NRF à l'esprit de laquelle il n'adhère décidément pas, Gide ne cesse de recourir aux avis et aux services de Jaloux qui rend fidèlement compte des publications des Éditions de la Nouvelle Revue française. De son côté, Jaloux, par fidélité à la révélation de ses premiers écrits, ne reniera jamais son admiration pour Gide — du moins officiellement : ses lettres à Cassou révèlent son agacement<sup>10</sup> —, le prototype de « l'écrivain-consommateur » pour Sartre : « Son acte gratuit, qu'est-il, sinon l'aboutissement d'un siècle de comédie bourgeoise et l'impératif de l'auteur-gentilhomme<sup>11</sup>. »

On ne peut qu'être frappé de voir la place négligeable, voire nulle, que Sartre accorde à la littérature européenne dans la constitution de l'histoire littéraire nationale, présentée exclusivement comme une guerre civile française (ce qu'elle est aussi, bien sûr). Or Edmond Jaloux, qu'il traite avec mépris en se contentant d'évacuer le romancier dans une cohorte ridicule, tint dans l'entre-deux-guerres la plus remarquable agence de littérature européenne en France. Non seulement critique, mais aussi directeur de collection chez Émile-Paul puis chez Grasset, préfacier, essayiste. Il suffit d'écouter André Maurois, autre gloire déboulonnée, proche de Charles Du Bos qui dirigeait la collection d'auteurs étrangers chez Plon, et d'André Bay qui dirigeait chez Stock le « Cabinet cosmopolite », bel exemple d'une heureuse évolution sémantique, quelques années à peine après le lynchage systématique du cosmopolitisme :

En particulier, il fit beaucoup pour amener les Français, souvent rebelles, à des écrivains étrangers qu'il découvrait pour eux. Je m'occupais alors de faire traduire Virginia Woolf, Aldous Huxley, Lytton Strachey, Rosamund Lehmann. L'appui de Jaloux me donnait plus de force auprès des éditeurs. Quant à la

---

<sup>10</sup> Le critique juge étriquée et stérile la littérature de la NRF : « Il faudrait avoir le courage de faire de grands livres d'imagination ; c'est à des hommes comme vous que cela appartient. Le piétinement sur place et l'excès de nudité de la N.R.F. avortent, il faut sortir de là » (Carte postale, non datée, août 1925). Un peu plus tard : « Je me représente avec vous et les successeurs du surréalisme une littérature affranchie de cette introspection du demi-néant que la rue de Grenelle répand dans le monde. Qui aurait jamais cru qu'Adolphe pût avoir tant d'enfants ! » (17 septembre 1925). Lettres conservées dans le Fonds Jean Cassou de la BnF.

<sup>11</sup> *Situations, II, op. cit.*, p. 173.

littérature allemande, que j'ignorais, c'est lui qui m'introduisit à Thomas Mann, à Rilke que je rencontrai chez lui. Charles Du Bos s'efforçait, lui aussi, d'établir un lien entre notre public et les littératures anglaise et germanique. Il comprenait, comme Jaloux, ce que l'esprit français, par nature clair et constructif, gagnerait à acquérir, par de tels contacts, plus de mystère et d'obscurité. Seulement Du Bos, auteur assez difficile, empêtré dans ses phrases hérissées d'incidentes, atteignait difficilement la masse des lecteurs. Jaloux avait une large audience, en France et à l'étranger, et sous son règne, comme ensuite sous celui de Robert Kemp, le feuilleton des *Nouvelles Littéraires* fit autorité<sup>12</sup>.

Jaloux fit non seulement beaucoup pour les Anglais chers à Maurois (il leur consacra un livre, *Au pays du roman*, Kra, 1931, qui aborde James, Meredith, Katherine Mansfield, Joyce, Virginia Woolf, Aldous Huxley), pour les Allemands, mais aussi pour les Russes en préfaçant et en commentant des traductions de Tchekhov, de Dostoïevski, de Tourgueniev.

Le parallèle établi par Maurois entre Jaloux et Du Bos est éclairant pour la constitution de l'histoire littéraire académique. On ne peut pas dire que la notoriété de Du Bos soit considérable, mais il n'a jamais été oublié ou plus précisément relégué aux oubliettes, car il convient de distinguer ces deux formes d'oubli. Les deux écrivains partagent un attrait pour l'inactuel, le démodé, qui ne les empêche pas d'être à l'affût de l'actualité et d'en saisir le plus remarquable. L'Américaine Natalie Barney, l'Amazone de Remy de Gourmont, était impressionnée par l'exceptionnelle intuition de Jaloux, malgré sa médiocre connaissance des langues : « Jaloux, qui n'est jamais pris en faute, reconnaît et rend hommage à cette différence. Ce critique, le plus pénétrant quant aux nôtres [les romanciers anglais et américains], sent peut-être mieux que personne les littératures étrangères et ceci sans connaître les idiomes<sup>13</sup>. » Différence de taille évidemment avec Du Bos, parfait anglophone, avec Cassou, hispanophone, avec

---

<sup>12</sup> Préface à Jack Kolbert, *Edmond Jaloux et sa critique littéraire*, Paris-Genève, Minard-Droz, 1962, p. 8.

<sup>13</sup> Natalie Clifford Barney, *Aventures de l'esprit*, Paris, Émile-Paul, 1929, p. 167-168.

Larbaud et Crémieux, traducteurs de l'anglais et de l'italien. Mais là ne réside sans doute pas la différence capitale pour expliquer la disparité de leurs sorts. L'œuvre de Du Bos a le mérite d'être en partie posthume, et c'est sans doute son *Journal*, plus que les critiques publiées de son vivant sous le titre d'*Approximations* (sept séries parues entre 1922 et 1937 chez Plon, aussi éditeur de *L'Esprit des livres* de Jaloux, réunies en un volume aux éditions Des Syrtes en 2000), qui lui valut de ne jamais connaître le purgatoire, ni surtout le discrédit ou le mépris. Par son journal, Charles Du Bos s'inscrit dans la tradition des diaristes — associés aux moralistes — tenue en haute estime par l'histoire littéraire française. Estime d'autant plus grande que le *Journal* était resté en grande partie inédit du vivant d'un auteur porté au secret et à l'introspection, cloîtré dans son ermitage de l'île Saint-Louis. À côté du discret « Charlie », comme l'appelaient ses intimes, le disert Jaloux, non moins aboulique sans doute mais beaucoup plus répandu dans le monde et dans la presse, a contrevenu à la sobriété, pour ne pas dire à l'austérité, qui sied à l'écrivain du xx<sup>e</sup> siècle. Sa prodigalité, sa profusion heurtent l'économie de l'histoire littéraire, qui impose la diète après l'opulence, qui oppose la concentration à la dispersion ; se souviendrait-on de lui, ce serait pour le qualifier de polygraphe, étiquette qui renvoie aussitôt au « stupide xix<sup>e</sup> siècle », éclectique, surchargé, futile. Qui écrit beaucoup écrit trop et qui écrit trop écrit n'importe quoi, l'enchaînement est irréfutable : la faconde est incompatible avec la qualité et le sérieux. Pour le dire en bref, à la fois dilettante et bourreau de travail, Jaloux a trop produit. Certes, son œuvre est inégale, mais l'orient de quelques perles doit-il être terni par le voisinage avec de moins éclatantes ? Certaines de ses œuvres romanesques et critiques l'auraient placé à côté des plus grands s'il eût moins dilapidé son talent. Son éviction de la scène littéraire ne tarda pas, à entendre son ami Jean-Louis Vaudoyer qui lui succéda sous la Coupole et qui, dans son discours de réception en 1950, émit ce diagnostic amer et lucide : « [La postérité] n'aime guère accueillir avec trop d'excédent de bagages les voyageurs qui lui viennent du passé », avant de poursuivre avec cette phrase contradictoire dont il devait mieux que quiconque mesurer le mensonge :

« Quant à la situation prépondérante que, par son œuvre et son action de critique, Edmond Jaloux occupe dans l'histoire littéraire de notre temps, ses chances de durée sont hors de question<sup>14</sup>. » En réalité, son excédent de bagages a cloué Jaloux, dont un des péchés fut de ne pas être un écrivain rare, à la consigne. Ici je me tournerai encore vers Sartre, cette fois pour invoquer son témoignage. S'il s'était mépris sur Jaloux — et personne ne pourrait vraiment le lui reprocher malgré l'injustice de ce jugement : en 1947, il était sans doute normal de chercher à balayer le personnel littéraire de l'entre-deux-guerres –, il avait parfaitement compris le mécanisme d'une histoire littéraire paresseuse, puritaine et hostile à la fécondité (lui-même n'en était pas dépourvu...) :

Déjà le roman futur et tant espéré participe de la dignité d'une cérémonie sacrée. [Le plaisir du critique contemporain] est d'extrapoler ; après chaque œuvre nouvelle, il fait le bilan, comme si cette œuvre marquait la fin de l'histoire et de la littérature. *Bilan de l'occupation, Bilan de l'année 1945, Bilan du théâtre contemporain* : il adore les bilans. Pour en faire plus commodément, il arrête des carrières d'un coup de plume. Plusieurs feuilletonistes, après *l'Invitée*, après *Enrico* ont décrété allègrement que Simone de Beauvoir, que Mouloudji n'écriraient plus rien. Il me souvient que M. Lalou s'inquiétait de savoir si *la Nausée*, qui fut mon premier ouvrage, n'était pas aussi mon « testament littéraire ». C'était une invite discrète : un auteur qui sait vivre écrit son testament littéraire à trente ans et s'en tient là. Le scandale, avec ces bourreaux de travail qui produisent un livre tous les deux ans, c'est que les critiques sont obligés à chaque fois de remettre leur jugement antérieur en question.

Sartre fait mouche. Le malheur des uns fait le bonheur des autres, la stérilité ou la rétention des romanciers permet un développement inversement proportionnel de la critique, d'où le prestige de la conclusion, de l'œuvre exceptionnelle. L'analyse est pertinente. Il se trouve qu'elle ne s'applique pas à Edmond Jaloux,

---

<sup>14</sup> *Le Fauteuil d'Edmond Jaloux. Discours de réception de M. Jean-Louis Vaudoyer à l'Académie Française*, Paris, Plon, 1950, p. 39-40.

si loin de ces critiques médiocres, et que du reste Sartre ne condamne pas comme critique mais comme auteur de ces romans innombrables dont la cadence s'apparente à celle des feuilletons. Dans ce cas précis, Sartre se trompe, mais il serait anachronique et vain de lui adresser ce reproche.

\*

La confiance de Jean Cassou à Jean Rousselot, dans des entretiens diffusés par France Culture en 1964, est d'autant plus intéressante dans ce contexte :

Ce qu'il me plaît de découvrir et de mettre en valeur, c'est la richesse. Je préfère la richesse à l'indigence. C'est-à-dire la multiplicité des chances et des possibilités. Il faut que toute aventure de l'esprit et de l'imagination, toute invention esthétique, toute proposition esthétique, toute forme neuve soit *ouverte*, permette des incidences sur toute la vie humaine et tout le régime humain, tout notre goût, notre comportement, notre usage des choses, notre situation dans l'espace et le temps, notre conception du monde. Cette aventure, cette résonance et cette répercussion, il faut qu'on les sente dans tout mouvement, pour que celui-ci apparaisse comme valable. Toujours valable, même si, historiquement, il est passé, ce qui arrive à tout mouvement. Mais s'il a été valable, il continue de vivre, d'une autre vie que celle de son actualité, mais toujours féconde. [...] Au contraire ce qui limite la vie d'un mouvement, c'est le dogme. Et si ce mouvement a été limité, desséché par des dogmes, alors, dans l'avenir, il ne vit plus de cette vie féconde et rayonnante dont je vous parle ; il s'enferme dans le passé et n'est plus qu'un académisme<sup>15</sup>.

Exceptionnel, exceptionnellement compréhensif de l'histoire et singulier par sa fécondité, son anti-dogmatisme, son individualisme et son scepticisme face au progrès, c'est ainsi qu'apparaît, à la fois universel et atypique, si différent des

---

<sup>15</sup> Jean Cassou, *Entretiens avec Jean Rousselot*, Paris, Albin Michel, 1965, p. 77-78.

hommes de droite comme de gauche de sa génération, Jean Cassou, une des plus belles figures du xx<sup>e</sup> siècle : poète, romancier, essayiste (*Les Nuits de Musset*, Émile-Paul, 1930 ; *Grandeur et infamie de Tolstoï*, Grasset, 1932 ; un *Panorama de la littérature espagnole contemporaine*, Kra, 1929, entre autre), né en 1897 à Bilbao d'un père béarnais et d'une mère andalouse, secrétaire de Pierre Louÿs de 1917 à 1919, inspecteur des Monuments historiques en 1932, rédacteur en chef de la revue *Europe* de 1936 à 1949, responsable des arts plastiques en 1936-1937 dans le cabinet de Jean Zay (ministre de l'instruction publique dans le gouvernement du Front populaire, assassiné par la Milice en 1944), conservateur-adjoint du musée du Luxembourg en 1938, révoqué par Vichy en septembre 1940, aussitôt membre du réseau du Musée de l'Homme, résistant acharné, arrêté, torturé et emprisonné à plusieurs reprises (ses *Trente-trois Sonnets composés au secret* paraissent en 1944 sous le pseudonyme de Jean Noir aux éditions de Minuit, préfacés par François La Colère *alias* Aragon – neuf seront mis en musique par Darius Milhaud, Henri Dutilleux et Manuel Rosenthal), coordonnateur des forces résistantes du Sud-Ouest, blessé par les Allemands à la veille de la libération de Toulouse, Croix de Compagnon de la Libération qu'il reçoit des mains du général de Gaulle sur son lit d'hôpital, président du Comité national des écrivains en 1946 (dont il démissionna par dégoût de jouer les justiciers), insulté par le PCF pour avoir rendu visite à Tito en 1949, directeur du musée d'Art moderne de 1945 à 1965 — il y organise des expositions mémorables —, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études de 1965 à 1970, mort en 1986. Ajoutons : beau-frère de Vladimir Jankélévitch, avec lequel il partageait l'amour de la musique et le sens aigu de l'ironie. À sa disparition, Jean Duvignaud ne manquait pas de souligner sa si singulière bipolarité : « Plusieurs flux culturels se mêlaient chez Cassou qui avait, au-delà de ses origines espagnoles, par amour de Nerval trouvé son expression en français : le flux hispanique qui anime la grande génération d'artistes avant l'agression franquiste, le flux du romantisme allemand. [...] Il avait, avec son beau-frère Jankélévitch, participé à ce célèbre numéro spécial des *Cahiers du Sud* sur le romantisme

allemand, ami qu'il était de Ballard et de Béguin. Il dirigea longtemps la revue *Europe*, aussi longtemps qu'elle conserva son caractère<sup>16</sup>. »

Homme remarquable, Européen accompli, parcours exemplaire, œuvre considérable, variée et magnifique. Pourtant Jean Cassou n'occupe presque aucune place dans l'histoire littéraire. Avec Jaloux, il partage le tort de ne pas être l'homme d'un livre. Pierre Georgel lui a consacré un volume dans la collection des « Poètes d'aujourd'hui » chez Seghers en 1967, une exposition à la Bibliothèque nationale a honoré le conservateur et le critique d'art en 1995, Jeanyves Guérin a publié en 1998 une intéressante étude où il constate combien les goûts littéraires du rédacteur en chef d'*Europe* contrastaient avec le contenu de la revue, qui devint progressivement l'otage du stalinisme français jusqu'à ce que, prenant acte de son échec, Cassou en abandonne la direction<sup>17</sup>. Gallimard a réimprimé en 1984 un roman de 1933, *Les Inconnus dans la cave* et, en 1995, a fait entrer les *Trente-trois Sonnets composés au secret* dans la collection « Poésie ». Voilà à peu près tout<sup>18</sup>. Et peut-être, pour expliquer la marginalisation d'un homme central, doit-on chercher l'origine du malentendu dans une autre confidence des entretiens radiophoniques de 1964 :

Rousselot : *Quelqu'un dont le nom revient souvent sous votre plume, c'est Edmond Jaloux.*

Cassou : Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je dois beaucoup à Jaloux qui m'a « inventé » en faisant paraître mes premiers manuscrits. Il y avait entre nous deux comme une complicité à cause de nos goûts communs pour les littératures

---

<sup>16</sup> Jean Duvignaud, « Cassou », *Internationale de l'imaginaire*, n° 5, printemps 1986, repris dans *L'Internationale de l'imaginaire de Jean Duvignaud*, Arles, Actes Sud, « Babel », 2008, p. 148.

<sup>17</sup> Jeanyves Guérin, « Rédacteur en chef Jean Cassou », dans les Actes du colloque *Europe, une revue de culture internationale, 1923-1998*, *Europe*, numéro hors-série, 1998. Voir aussi Élodie Bouygues, Université de Franche-Comté, « Jean Cassou, pour une redéfinition de la poésie dans *Les Nouvelles littéraires* des années vingt », *Fabula / Les colloques*, « Les Nouvelles littéraires : une idée de littérature ? », URL : <http://www.fabula.org/colloques/document1462.php>, page consultée le 27 octobre 2016.

<sup>18</sup> Signalons toutefois l'heureuse initiative d'Éric Vauthier : « Dossier Jean Cassou », *Le Visage Vert. Revue de littérature*, Paris, Éditions Zulma, n° 15, juin 2008, p. 91-121. [Choix des textes ; étude : « Jean Cassou, conteur et enchanteur », p. 103-121.]

étrangères et pour une certaine sorte de romantisme, entendant par là non pas seulement une période littéraire, mais une façon de vivre, de sentir et d'aimer, en un mot un humanisme<sup>19</sup>.

Dans ses Mémoires, publiés en 1981, Jean Cassou est revenu sur les racines qui nourrissaient son amitié avec un homme dont tout le séparait idéologiquement. Le passage, dans un long chapitre intitulé « La dernière Société des Esprits » — qui honore également, avec émotion, le souvenir de Charles Du Bos qui fut l'autre « directeur de pensée » de Cassou —, est du plus haut intérêt pour nuancer l'opposition entre une littérature de droite et une littérature de gauche, et pour éclairer la constitution de l'histoire littéraire du xx<sup>e</sup> siècle, qui apparaît ici victime d'une fracture plus chronologique qu'idéologique, déchirée en deux périodes, au point que ses quarante premières années, vues de l'après-guerre, semblent appartenir à l'Ancien Régime :

Toutes ces relations de gens de bonne compagnie et la vive curiosité du public pour les événements de la littérature, voire s'ils étaient œuvre de génies réfractaires ou purement isolés, tout cela peut paraître à notre second après-guerre assez surprenant. Comme je conversais de ce contraste avec mon ami Pierre Georgel, de qui plusieurs générations, déjà, me séparent, il émit l'observation qu'un trait caractérisait ce monde d'autrefois, un trait sans doute important et aujourd'hui totalement disparu : la sociabilité. J'en fus d'accord. [...] Je veux nommer ici comme le type même de cette sociabilité un homme à la sociabilité duquel je dois toute ma carrière littéraire ainsi que de vibrants plaisirs d'amitié : Edmond Jaloux. J'étais encore tout jeune lorsqu'il lut un manuscrit de moi : *La Sérénade de Toselli* qu'il fit paraître dans la *Revue Européenne* de chez Kra. Et il me demanda un roman pour la collection de jeunes romanciers qu'Émile-Paul l'avait chargé de diriger. Ce premier de mes romans parut en 1925. Jaloux tenait le feuilleton critique des *Nouvelles littéraires*,

---

<sup>19</sup> *Entretiens avec Jean Roussetot, op. cit.*, p. 86-87.

également nées à ce moment. Il y montrait toutes les perspectives de son averse curieuse, tant des nouveautés françaises que des littératures étrangères, car il était passionnément ouvert à tout ce qui peut sembler irréductible à du connu. Nous avons communiqué dans un même goût des auteurs étrangers, en particulier de ce fascinant Romantisme allemand dont Albert Béguin diffusait la connaissance. C'était enfin un perspicace moraliste, qui pratiquait l'art florissant en France depuis des siècles, et aujourd'hui inconcevable, de la conversation. Art qui situe sur le même plan de semi-confidences et de surprenantes découvertes expérimentales, les intimités des deux interlocuteurs. [...] Ce qui peut étonner, c'est que Jaloux, passéiste de tempérament, possédé de la bovaryque et retardataire fantasmagorie d'un univers où les romanciers fréquentaient des salons et s'illustraient par leurs cannes et autres innocents attributs, sût aussi se montrer sensible connaisseur des peines du cœur, des profondes réalités de la vie, si humain, et humain au point de se passionner pour les plus extraordinaires mystères de l'humain. Aussi nous sommes-nous aimé lui et moi dans les plus hautes régions où puisse respirer une amitié humaine. Sa critique a constamment soutenu, et jusqu'à leurs extrémités, les audaces du surréalisme. En politique il était réactionnaire. Tout naturellement et sans même besoin de l'affirmer. Cela ne l'empêchait nullement de se réjouir de fort bon gré qu'on ne le fût pas. J'ai ressenti un amer chagrin lorsque les circonstances du monde l'obligèrent à sortir de son aimable réserve et à se déclarer. [...] L'histoire est une intruse de la plus cavalière grossièreté. Elle brise des relations qui trouvent dans les riches domaines du cœur et de l'intelligence de quoi nourrir leur appétit de conscience et communication humaines<sup>20</sup>.

La guerre d'Espagne marqua en effet non pas la rupture, car ils ne renièrent jamais leur amitié, mais la séparation douloureuse, tacite et définitive des deux hommes qui dînèrent une dernière fois ensemble le jour où Cassou apprit la mort d'Antonio Machado. Comment évolua Jaloux, on peut le deviner à travers

---

<sup>20</sup> Jean Cassou, *Une vie pour la liberté*, Paris, Robert Laffont, 1981, p. 66-67.

le *Journal* de l'Abbé Mugnier qui le décrit s'inquiétant du pouvoir montant des juifs en Allemagne<sup>21</sup>, le lire dans « d'assez falots, sinon fâcheux articles<sup>22</sup> » écrits en Suisse où il vivait en partie depuis 1924 et où il passa les années de la guerre, tandis que Cassou s'illustrait comme héros de la Résistance.

Le contraste décrit par Cassou n'est pas synchronique mais temporel : la Deuxième Guerre mondiale a effacé la société d'avant 1939 qu'il regrette comme Stefan Zweig pleurait « le monde d'hier », celui d'avant 1914. Mais les motifs de sa nostalgie sont différents : Cassou n'admet pas que le cri social et politique soit imposé à l'écrivain « de l'extérieur, par une autorité, une secte, un pouvoir, une Église, le parti, le prince : elle vient du fond de sa personne<sup>23</sup> » et, à ce titre, est aussi intime que ses joies et ses peines personnelles et privées. Cet homme convaincu que l'individualisme est le seul garant de la liberté n'hésita pas à exprimer son allergie à un mot à la mode, avec l'emportement dû à une amertume extrême, dans sa réponse, publiée en 1953 aux éditions de Minuit, à la *Lettre aux directeurs de la Résistance* de Jean Paulhan, *La Mémoire courte* (la hideuse expression de Pétain), pamphlet où Cassou montrait que le passage de l'individuel au collectif, nécessaire quand la liberté est menacée, n'est ni durable ni réversible :

Qu'un ouvrier ait sa carte du parti dans sa poche, c'est normal. Où voulez-vous qu'il aille, sinon au parti de la révolution ? [...] Pour un intellectuel, la chose est différente : il est de sa fonction, à lui, intellectuel, d'examiner ce que, dans son domaine, le domaine intellectuel, le parti lui propose et comment il s'y comporte. Il lui est impossible de ne pas voir que cela est monstrueux. [...] Mais c'est là justement que ce jeune intellectuel agira en intellectuel, et d'une façon

---

<sup>21</sup> Le 28 janvier 1939 : « Hier Jaloux est venu. Il m'a parlé avec admiration d'un docteur de campagne des environs de Munich, du nom de Carossa. Il fait très grand cas de ses ouvrages. Jaloux ne semble pas blâmer par trop la campagne allemande contre les juifs. Il m'a dit que les juifs avaient pris tout l'argent en Allemagne et empêchaient les Allemands de vivre. » Abbé Mugnier, *Journal (1879-1939)*, texte établi par Marcel Billot, préface de Ghislain de Diesbach, notes de Jean d'Hendecourt, Paris, Mercure de France, « Le Temps retrouvé », 2004, p. 581.

<sup>22</sup> *Une vie pour la liberté, op. cit.*, p. 67.

<sup>23</sup> *Entretiens avec Jean Rousselot, op. cit.*, p. 59.

singulière, paradoxale, éclatante, provocante et voluptueuse : il s'abêtira. [...] Si l'activité générale de notre temps est de s'efforcer à ne plus penser du tout, il y a encore mieux à faire et qui, cette fois, est positif, et en sorte qu'on puisse en tirer jouissance et gloire : c'est de penser des sottises. Ainsi, voici des hommes qui, à l'âge des généreuses indignations, mettent toute leur étude à se confectionner des âmes de plats cagots. Ô Voltaire, ô Stendhal ! Voilà des hommes qui, à l'âge des beaux accès d'indépendance et de non-conformisme, ne parlent que d'engagement. Jamais on n'a tant parlé d'engagement, preuve qu'on ne le pratique pas, sinon dans le sens où l'on entend ce mot quand on engage un domestique à qui l'on paiera des gages, en échange de quoi il promet de vous obéir et de cirer vos bottes<sup>24</sup>.

Une dizaine d'années plus tard, l'opinion de Cassou n'a pas varié. Lui qui se dressa contre toutes les formes d'endoctrinement, qui considérait comme une tragédie que « le plus puissant romancier que la nature ait jamais produit<sup>25</sup> », Tolstoï, ait détruit sa propre vérité pour lui substituer un masque de doctrinaire, admirateur de Baudelaire « qui n'a que son expression poétique, son art, et qui lui reste fidèle<sup>26</sup> », ne cessa d'appréhender les simulateurs. C'est Tolstoï et non Baudelaire qui, croyant s'opposer à l'art, soumettre l'art impur à la morale, est l'esthète par son histrionisme dogmatique :

Rousselot : *En tirant un peu, ne pourrait-on en dire autant de ceux qui veulent que tout poème soit un « engagement » ?*

Cassou : Je n'aime pas le mot d'engagement, il sert encore à soumettre la poésie à des dogmes moraux, religieux, politiques ou sociaux et, par conséquent, vous avez raison : là aussi il y a abdication du plus vrai et du plus pur de soi, aliénation et asservissement<sup>27</sup>.

---

<sup>24</sup> Jean Cassou, *La Mémoire courte*, op. cit., p. 78-79.

<sup>25</sup> *Entretiens avec Jean Rousselot*, op. cit., p. 58.

<sup>26</sup> *Id.*

<sup>27</sup> *Id.*

Auteur d'un maître livre sur la révolution de 1848, publié à la veille de la Seconde Guerre mondiale, Cassou se souvenait certainement des deux préfaces à *La Petite Fadette*, discrètement dédié à Auguste Blanqui, où Sand exprimait une répugnance similaire à l'endroit de la littérature engagée<sup>28</sup>. Lui qui mit plusieurs fois sa vie en péril, eut l'élégance et la pudeur de ne pas explicitement contredire les propos de Sartre, résistant moins exposé : « Un jour vient où la plume est contrainte de s'arrêter et il faut alors que l'écrivain prenne les armes. [...] Écrire c'est une certaine façon de vouloir la liberté ; si vous avez commencé, de gré ou de force vous êtes engagé<sup>29</sup>. » Dans les circonstances les plus extrêmes, dans le cachot où il conçoit les *Trente-trois Sonnets composés au secret*, c'est comme toujours l'imagination, la liberté suprême qui échappe à tous les geôliers et à tous les directeurs de conscience, l'imagination à laquelle il dédia un vibrant éloge, qui l'aide à survivre. « Il y a certainement — écrivait-il en avril 1927 dans *Europe*, à propos d'Emmanuel Bove — mille façons de poser et reposer le problème suprême de l'art qui est de placer les nécessités de l'imagination en face des réponses du destin et de la vie ». L'insoumission est sans doute le terme qui caractérise le plus justement l'activité de Cassou, dans tous les domaines. Cette insubordination se traduit par le triomphe de l'imagination, par un anachronisme revendiqué, par le dédain du progrès, par un mépris de la force tel qu'il engendre une sympathie pour les vaincus qui s'exerce aussi bien au plan politique qu'au plan littéraire. Elle prend la forme d'un défaitisme assumé : « C'est ainsi que, malgré leur faim et leur soif de mémoire, s'anéantissent tant de choses qui n'ont pour elles que d'avoir été vaincues. C'est leur seul bien, et il se déconsidère et s'efface<sup>30</sup>. » Cette réflexion sur les fantômes de l'armée républicaine espagnole que les Français virent surgir des cols des Pyrénées s'applique aussi bien à la littérature. Une littérature où les *minores*, souvent déclassés parce que leur esthétique ne correspondait pas aux impératifs de leur temps, cohabitent avec les

---

<sup>28</sup> *Quarante-huit*, Paris, Gallimard, 1939.

<sup>29</sup> *Qu'est-ce que la littérature ?*, *op. cit.*, p. 113-114.

<sup>30</sup> *La Mémoire courte*, *op. cit.*, p. 13.

auteurs consacrés : tel est le monde où Jaloux et Cassou se sont rencontrés, autour de Goethe dont ils révèrent *Wilhelm Meister*, d'Élémer Bourges, de Jens Peter Jacobsen, de Rilke, de O. V. de Milosz. Telle est aussi leur histoire littéraire, qui chercha à revaloriser des auteurs du passé que leur sensibilité leur indiquait comme frères, à découvrir leurs descendants contemporains en France et à travers l'Europe. Un univers régi par le phénomène d'affinités des contraires, la nostalgie qui aimante les nordiques attirés par le sud et les méditerranéens par le monde germanique. Aucun mouvement n'a mieux exprimé cette polarisation, n'a accordé plus de place aux vagabonds, aux déplacés, aux déclassés de toute sorte (Kaspar Hauser réunit toutes ces conditions) que le Romantisme allemand. La marginalité de ces personnages n'est pas uniquement sociale, elle est une condition essentielle d'existence, une liberté qui déterminera le combat de Jean Cassou comme, hélas, le repli d'Edmond Jaloux. Le maître et le disciple se retrouvaient dans ces marginaux et, en hommage à E.T.A. Hoffmann, cherchèrent à fonder un « Brambilla-Club » qui ne vit jamais le jour, mais dont Claude Pichois a relevé l'importance dans son ouvrage sur Jean-Paul Richter et les lettres françaises<sup>31</sup>. C'est cette histoire littéraire de l'irrationnel et des perdants, si peu française et qui cependant marqua tant de romanciers de l'entre-deux-guerres (demeure Giraudoux, plus par son théâtre que par ses romans qui illustrent en partie ce courant), qui fut biffée d'un trait de plume et parfois, on l'a vu, par méprise et avec dédain, associée aux bibelots et au mobilier de la bourgeoisie ordinaire<sup>32</sup>. Maurice Betz, premier traducteur français des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* (André Gide s'arrêta après la traduction d'un fragment du récit), a résumé les traits dominants de cette sensibilité : « D'après Ricarda Huch, historien des romantiques allemands, les principaux caractères d'une vie de poète romantique sont : absence de famille, absence de patrie, absence de

---

<sup>31</sup> « La chaîne de la sympathie jean-paulienne » dans *L'Image de Jean-Paul Richter dans les lettres françaises*, Paris, Corti, 1963, p. 393-441.

<sup>32</sup> Comme l'a pertinemment observé Yanette Delétang-Tardif, « Edmond Jaloux est fétichiste en ce sens qu'il attribue une valeur fluidique à certains objets » (*Edmond Jaloux*, Paris, La Table ronde, 1947, p. 113).

profession. Famille, patrie, profession sont autant de liens avec le monde extérieur<sup>33</sup>. » Ce sont aussi les caractéristiques des personnages de Jaloux et de Cassou, qu'admirait tant Max Jacob. Cassou écrivait à une jeune universitaire allemande qui s'intéressait à leur correspondance : « Je dois vous dire de la façon la plus pressante qu'il vous appartient de prendre une connaissance un peu plus détaillée et approfondie de l'atmosphère (*Stimmung*) de l'époque où ont été écrites ces lettres. Ces lettres sont hasardeuses, tout à fait circonstancielles et contingentes. La désinvolture est un des caractères essentiels de l'époque, comme elle est un des caractères essentiels du génie de Max<sup>34</sup>. » Ce climat, si imprégné d'Allemagne, était bien français si l'on suit l'opposition établie par Thomas Mann et par Ernst-Robert Curtius entre l'Allemand qui met la culture au-dessus de la civilisation et le Français qui tient la civilisation pour supérieure à la culture : « La chimère dite " culture " est stérile et stérilisante, tout le contraire de cette réalité concrète et vivante qu'est une civilisation<sup>35</sup>. » Un climat à l'origine de la complicité entre Jaloux et Cassou.

Un dialogue, mais en fait une conversation à trois, est exemplaire de cette forme de sociabilité, de cette *Stimmung* et de l'influence du romantisme allemand sur la vie littéraire française de l'entre-deux-guerres. Ce dialogue est celui d'Edmond Jaloux et de Jean Cassou introduisant la traduction française d'un des premiers récits de Rilke, une des *Deux Histoires pragoises*, *Le Roi Bohusch* (1899), par Maurice Betz. Se basant sur des événements réels, l'assassinat d'un tapissier infirme et bossu qui avait trahi une conspiration politique, Rilke fait du pauvre Bohusch, fils de portier, visionnaire, naïf et difforme, l'héritier direct des illuminés et des faibles d'esprit du romantisme, créature pitoyable terrassée par l'action révolutionnaire. L'étudiant Rezek qui étrangle Bohusch n'a rien à voir avec les personnages que Cassou mettra en scène quelques années plus tard, dans

---

<sup>33</sup> Maurice Betz, *Rilke à Paris et les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, Paris, Émile-Paul, 1941, p. 61.

<sup>34</sup> Jean Cassou, lettre à Una Pfau du 4 novembre 1984, conservée avec les lettres de Max Jacob dans le fonds Cassou de la BnF.

<sup>35</sup> Dans l'ouvrage collectif *Art et contestation*, Bruxelles, La Connaissance, 1968, p. 9.

son roman de la Commune (*Les Massacres de Paris*, Gallimard, 1935) ou son livre sur la révolution de 1848 (*Quarante-huit*, Gallimard, 1939), héros occasionnels étrangers au fanatisme. Mais écoutons la conversation des deux amis :

Jaloux. – C'est ici que nous avons dîné avec Rilke, vous en souvenez-vous, cher ami, un jour de février 1925. Voici le bistro tranquille, cette même table où nous sommes installés, la sciure par terre. [...] Comme tout cela était loin de Prague, où notre poète est né, et de Worpswede, et du quartier de Copenhague où il a vécu, et de Yasnaïa-Poliana où il a aimé Tolstoï ! S'il a chéri Paris, je crois bien que c'est par contraste avec son romantisme natal.

Cassou. – Et cependant, il portait l'uniforme des provinces lointaines d'où il nous arrivait. Je le vois descendant de taxi, sous cette pluie de février : il avait un chapeau plat et un de ces pardessus à martingale qu'on ne voit qu'en Europe Centrale. C'est sans doute cet air dépaysé que Malte Laurids Brigge a promené parmi nous et que l'on devait voir à Auguste Strindberg lorsqu'il roulait ses cauchemars d'hôtel meublé en hôtel meublé, de bibliothèque en bibliothèque et d'hôpital en hôpital<sup>36</sup>.

Dès leur rencontre, Jaloux et Cassou communièrent dans le même culte du réalisme fantastique, respirèrent à l'unisson. L'air dépaysé de Malte, de Rilke, trahit leur propre dépaysement fondamental, leur « haute solitude » pour reprendre un titre de leur ami Léon-Paul Fargue, paru chez leur éditeur privilégié, presque familial au sens de famille d'esprit, Émile-Paul (dont l'histoire permettrait de mettre en évidence tout un pan de l'histoire du récit poétique), la même année 1941 où Maurice Betz y publiait ses souvenirs sur Rainer Maria Rilke. Car Maurice Betz est plus que le traducteur attitré de Rilke et de Thomas Mann : cet Alsacien ouvert aux deux cultures fut aussi un fin critique, et

---

<sup>36</sup> Avant-propos d'Edmond Jaloux et Jean Cassou à Rainer Maria Rilke, *Le Roi Bobusch*, Paris, Émile-Paul, « Les soirées du Brambilla-Club », 1931, p. I-II. Ce volume fut le seul de la collection du Brambilla-Club. Le nom du traducteur n'y est pas mentionné mais il s'agit sans nul doute de Maurice Betz qui reprit sa traduction avec quelques retouches, en 1939 dans *Contes de Bohême*, chez le même éditeur.

romancier. Certains passages de *L'Incertaine*, qui parut chez Émile-Paul dans la « Collection Edmond Jaloux » en même temps que le premier récit de Cassou, *Éloge de la folie*, ressemblent si fort à la traduction des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* qu'on ne distingue plus la voix de Betz de celle de Rilke qui, on le sait, goûtait si fort les traductions de Maurice Betz — malgré quelques contresens, les seules rilkéennes au sens où Rilke les relut et s'y reconnaissait, quoiqu'en pensent les esprits chagrins. Renier les traductions de Maurice Betz, c'est réduire l'histoire littéraire, non seulement manquer de gratitude mais de discernement. Sa voix doit être entendue :

[Rilke] souffrit quelque peu de la rareté de ses entretiens avec Paul Valéry et de la sympathie trop évasive ou nonchalante du poète de *Charmes*. Il rencontra Léon-Paul Fargue, Alfred Fabre-Luce, Edmond Jaloux, Jules Supervielle, Jean-Louis Vaudoyer [...].

Rilke a parlé dans son *Auguste Rodin* des malentendus qui s'assemblent fatalement autour de l'œuvre des grands artistes. On peut se demander si l'histoire de quelques-unes de ces amitiés françaises, si l'on entreprenait de l'écrire, ne serait pas surtout l'histoire d'une telle méprise du sort. L'ignorance où Rodin et Valéry sont toujours restés de l'œuvre de Rilke devait nécessairement limiter une amitié réduite à un don unilatéral. André Gide, tout intelligence et esprit critique, avait renoncé à ses projets de traduction du *Cornette* et des *Cahiers*. Valéry s'étonnait de cet « abus d'intimité » avec le silence et la solitude où se complaisait son traducteur allemand. Celui-ci, de son côté, marquait alors quelque éloignement pour les jeux d'esprit et de mots de Léon-Paul Fargue, et montrait une sensibilité rétractile dans telles réunions mondaines dont « la foule vague et insuffisante », écrivait-il à Miss Barney, « menace de devenir le symbole de mon séjour parisien »<sup>37</sup>.

---

<sup>37</sup> Maurice Betz, *op. cit.*, p. 73.

La même Natalie Barney avait salué l'exceptionnel don d'empathie d'Edmond Jaloux et son étonnante intuition linguistique. Plus qu'à Valéry en particulier, ces reproches de Betz s'adressent au fond au monde de la NRF dans son ensemble, coupable de n'avoir pas pris la mesure d'un grand Européen. Force est de reconnaître que l'histoire littéraire du xx<sup>e</sup> siècle, telle qu'elle est transmise par l'Université et relayée par les manuels, se confond en grande partie avec les auteurs de la NRF. Or l'histoire littéraire des écrivains n'est pas seulement une autre histoire littéraire ; elle est aussi l'histoire littéraire des autres.

Pour finir par où j'ai commencé, je voudrais revenir à *Qu'est-ce que la littérature ?*, pour m'appuyer une nouvelle fois sur Sartre, si lucide lorsqu'il dénonçait la tyrannie de l'œuvre unique — indice d'un puritanisme qui a particulièrement marqué l'histoire littéraire du xx<sup>e</sup> siècle — mais, tout en renvoyant à ses propos, parvenir à une autre conclusion. Ou plutôt hasarder que sa conclusion n'est pas unique, car mon but n'est pas de dresser une histoire littéraire contre l'autre, d'opposer deux vérités, mais de sortir de l'ombre une autre histoire littéraire profondément européenne, rien moins que marginale et cependant marginalisée jusqu'à nos jours. Voici ce que Sartre écrivait de la dimension mythique de la littérature :

On ne peut écrire sans public et sans mythe — sans un *certain* public que les circonstances historiques ont fait, sans un *certain* mythe de la littérature qui dépend, en une très large mesure, des demandes de ce public. En un mot l'auteur est en situation, comme tous les autres hommes. Mais ses écrits, comme tout projet humain, enferment à la fois, précisent et dépassent cette situation, l'expliquent même et la fondent, tout de même que l'idée de cercle explique et fonde celle de la rotation d'un segment. C'est un caractère essentiel et nécessaire de la liberté que d'*être située*. Décrire la situation ne saurait porter atteinte à la liberté<sup>38</sup>.

---

<sup>38</sup> *Situations, II, op. cit.*, p. 188.

Et Sartre de recourir à l'exemple de l'idéologie janséniste, à partir de laquelle l'art de Racine s'invente en y puisant des contraintes nécessaires. Peu conforme au génie français, la littérature européenne qu'Edmond Jaloux et Jean Cassou essayèrent d'acclimater en France, (tout comme leurs propres romans<sup>39</sup>), échappe à l'histoire contemporaine, parfois de manière revendiquée comme *Le Roi Bobusch*, qui apparaît à cet égard comme un drapeau, une profession de foi où Rilke, sous forme de récusation de l'action politique, la rejette comme menant au désastre. Jean Cassou, qui permit à l'Histoire de rester digne, demeura inconsolé de son intrusion dans son amitié avec Jaloux. Personne ne restitua mieux que ces écrivains, à la fois créateurs et passeurs, « l'étrangeté et l'opacité du monde » que Sartre accusait la littérature bourgeoise de « dissoudre en impressions élémentaires et subjectives » — plusieurs passages des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* pourraient du reste se flatter de répondre à ces critères infamants. Jean Cassou qui assumait cette esthétique ne rougissait du reste pas de se situer à un niveau familial :

Ce niveau, c'est celui du *Biedermeier*. Entendons par là non seulement un style d'une certaine époque, mais un terme générique, une constante qu'on retrouve dans tout le cours de la littérature, de la musique et des mœurs de l'Allemagne. Et jusque dans des chefs-d'œuvre comme la *Symphonie pastorale* — et comme telles pages virginales et savoureuses de notre Jean Paul. Indéniablement il y a là un charme, et ce charme, prosaïque, bourgeois et, finalement, irrésistible, il faut toujours en tenir compte quand on considère les extrémités — sublimes ou infernales — auxquelles sait, par ailleurs, se porter l'âme allemande<sup>40</sup>.

Emmanuel Bove, Max Jacob, Francis de Miomandre, Franz Hellens, Pierre-Jean Jouve, Jean de Boschère auquel Georges Thinès consacra ici même une de ses

---

<sup>39</sup> Il convient pour Cassou de distinguer deux veines, celle de la « trilogie romantique » (l'expression est de Charles Du Bos) et celle, plus tardive, de ses romans historiques.

<sup>40</sup> Jean Cassou, « De la poésie familière à l'extase », *Études germaniques*, numéro spécial : *Bicentenaire de la naissance de Jean Paul*, n° 1, janvier-mars 1963, p. 23.

dernières communications<sup>41</sup>, Mandiargues dont Edmond Jaloux salua les débuts avec enthousiasme, sont les héritiers de cette *Stimmung* domestique et sublime. Le statut de leurs récits poétiques traversés d'influences étrangères demeure inférieur dans une histoire littéraire à laquelle le surréalisme a servi de fourre-tout, de remorque commode pour recueillir ceux qui ne rentraient pas dans le rang, les insoumis. L'idée très haute que ces écrivains se faisaient de la littérature à l'échelle européenne, la puissance qu'ils reconnaissaient à l'imagination, leur mythe de l'histoire littéraire, restent incompréhensibles si on ne les rapporte au sentiment de l'Europe que la Grande Guerre engendra si douloureusement, éveillant leur souci primordial « de supprimer au point de vue intellectuel tout ce qui ressemble à une douane<sup>42</sup> ». Pour expliquer la sous-évaluation des membres et des émules proches ou lointains du « Brambilla-Club », héritiers du Symbolisme auxquels les influences étrangères, en particulier allemande, scandinave et anglaise, donnèrent un second souffle, un souffle romanesque, il faudrait s'interroger sur la cloison encore solide, en France, entre la littérature comparée et la littérature française. L'octroi n'est toujours pas aboli.

Copyright © 2016 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Sophie Basch, *Edmond Jaloux et Jean Cassou, dioscures du cosmopolitisme [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2016. Disponible sur : <<http://www.arlfb.be> >

---

<sup>41</sup>. <http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/thines100905.pdf>

<sup>42</sup>. Edmond Jaloux dans *L'Éclair*, 11 mars 1923.